

Paris Match vous ouvre les portes des plus prestigieuses

Leurs réserves sont les musées transitoires les plus secrets et les plus fabuleux du monde. Entre deux propriétaires, les chefs-d'œuvre séjournent quelque temps dans l'univers feutré des grands marchands qui les traquent à travers le monde entier et font de Paris une métropole de l'art. Ils débusquent les trésors et les talents cachés et n'ont qu'un critère pour déceler la beauté : l'émotion qu'elle leur procure. « Paris Match » vous fait pénétrer dans leurs sanctuaires habituellement réservés aux seuls acheteurs. Après Robert Schmit, amoureux de l'œuvre d'Eugène Boudin et des impressionnistes, nous vous entraînons cette semaine quai Voltaire, face au Louvre, chez Georges de Jonckheere qui, à 28 ans, est le grand spécialiste de la peinture flamande et hollandaise des XVI^e et XVII^e siècles. Lui-même fils de marchand, il admirait pendant des heures des Breughel, des Hals ou des Rembrandt à l'âge où les enfants lisent des bandes dessinées. Nous poursuivrons cette exploration chez Isy Bra-chot, marchand de Magritte, de Delvaux et des surréalistes belges et chez Denise René, grande spécialiste de l'abstrait. Ces marchands vous dévoilent leurs prodigieuses trouvailles dans un monde, où les échanges traités à des prix astronomiques, passent toujours et d'abord par un coup de cœur.

LES TRÉSORS DES GRANDS MARCHANDS

s galeries de Paris. Tous ces chefs-d'œuvre sont à vendre



Dans sa maison de Cannes, près de son chien Orphée, Georges de Jonckheere, 28 ans, examine un David Ryckaert et un Sébastien Vranck. Au mur, un Pierre Breughel le Jeune.

ARCHANDS

Georges de Jonckheere:
l'héritier d'une dynastie au service
des maîtres flamands

De père en fils, les Breughel reproduisent les mêmes scènes paillardes



Pierre Breughel le Jeune « La danse de nocés à l'intérieur », panneau de chêne 75 x 101 cm.



Pierre Breughel le Jeune « La sortie d'auberge » (vers 1625), panneau de chêne 42 x 57 cm.

Breughel l'Ancien a eu, en ses deux fils, Jan et Pierre, deux disciples de génie qui ont recopié plusieurs fois mais avec leur propre style ses scènes paysannes et ses kermesses flamandes à la limite du burlesque. C'est le cas des œuvres reproduites ici, en haut à gauche et sur la page de droite, alors que « La sortie d'auberge » est une composition entièrement originale. Elles ont été exécutées toutes les trois par Pierre Breughel le Jeune, baptisé « d'Enfer » car ses tableaux, contrairement à ceux-ci, illustraient d'habitude des visions diaboliques et les supplices des pécheurs illuminés par les flammes sataniques. La « Danse de nocés » appartenait à une vieille aristocrate de Turin. A 83 ans, elle vivait seule dans une splendide propriété. Alerté par un correspondant italien, Georges de Jonckheere tenta de la joindre au téléphone pour prendre rendez-vous avec elle. En vain. « J'ai appris par la suite, raconte-t-il, que la ligne avait été suspendue faute de paiement. La dame n'avait plus aucun domestique : ses enfants lui avaient coupé radicalement les vivres, craignant de la voir dilapider leur futur héritage car elle était tombée follement amoureuse d'un noble de sa génération. Le seul moyen pour elle de sortir de son total dénuement était de me vendre ce tableau qu'elle pensait être seulement de l'Ecole de Breughel. J'ai été foudroyé de bonheur quand je l'ai vu. En l'acquérant, j'ai permis à la vieille dame de continuer à se vouer sans souci à sa touchante passion ».

Pierre Breughel le Jeune « Danse de nocés », panneau de chêne 50 x 34 cm.





Jan Breughel le Jeune : « Hiver » (vers 1625-1630), « Été », cuivre 17 x 23 cm.



A la troisième génération, le réalisme des Breughel fait place à la féerie

Fils de Jan Breughel « de Velours » et neveu de Pierre Breughel le Jeune baptisé « d'Enfer », Jan Breughel le Jeune poursuit la tradition familiale : il s'inspire du chef-d'œuvre de son grand-père, Pierre Breughel l'Ancien, intitulé « La trappe aux oiseaux », pour peindre le même paysage diversifié par deux saisons : l'hiver et l'été. C'est le seul « été » qu'on connaisse de lui. « Le Paradis terrestre », thème traité également par son père en collaboration avec Rubens, montre Adam et Eve chassés de l'Eden par un chérubin. Autour d'eux, les animaux sont représentés par couples, à l'exception du serpent. Après un séjour en Italie sur l'invitation du Cardinal Borromée, protecteur de son père, Jan II revint à Anvers

pour se marier, à 24 ans, avec la fille du peintre Janssens. Il mourut à un âge avancé pour l'époque : à 77 ans. Il avait eu onze enfants dont cinq reçurent les dons artistiques de la célèbre dynastie flamande. Une vocation qui remontait loin dans le temps, puisque la grand-mère de Breughel l'Ancien était miniaturiste. L'un des nombreux enfants de Jan II, qui se croyait plus financier que peintre, dilapida son argent et ses propriétés dans des spéculations hasardeuses. Il avait été surnommé « Rhyn graf », comte du Rhin, en raison de ses largesses de grand seigneur. Désormais, les dernières générations de Breughel pouvaient se parer du génie des ancêtres comme d'une noblesse reconnue.



Jan Breughel le Jeune : « Le Paradis Terrestre » (vers 1650), panneau de chêne 42 x 57 cm.



La minutie de Ryckaert donne à ses paysages une dimension fantastique

C'est grâce à ce tableau, déniché par Georges de Jonckheere chez un collectionneur américain de Washington, qu'on a redécouvert ce peintre dont « La fuite en Egypte » est peut-être la plus belle œuvre. L'émerveillement que suscite ce panneau fait naître un nouvel intérêt pour Martin Ryckaert, dont les plus grands musées du monde possèdent des huiles. Né à Anvers en 1587, il y a été enterré le 11 octobre 1631 ; il faisait, lui aussi, partie d'une famille d'artistes : son père, David, peintre et marchand de tableaux, a été son maître, ainsi que celui de ses deux frères Paul et David II (lui-même père de David III, peintre de genre). Martin Ryckaert poursuit la tradition de l'artiste flamand qui, au XV^e siècle, a « inventé » le paysage panoramique : Joachim Patenier. « La fuite en Egypte », qu'il a réalisé sur un panneau de chêne, a été très influencé par une toile de 1563 de Pierre Breughel l'Ancien, qui porte le même titre et se trouve actuellement à Londres. Martin Ryckaert, pour ce « paysage panoramique animé de multiples personnages », s'est largement inspiré de la composition de son illustre aîné. Son séjour de plusieurs années en Italie a sans doute été déterminant dans son étude des lointains et pour la fraîcheur de sa palette, souvent réhaussée par des touches de rouge vif, comme ici le manteau de la Vierge. Au premier plan, la statuette brisée, à la fourche du petit arbre, reprend un passage apocryphe des Ecritures décrivant les idoles qui se cassent sur le passage de Joseph, Marie et l'Enfant. La minutie qui sert l'imagination poétique de Martin Ryckaert et lui confère une dimension fantastique apparaît encore plus extraordinaire s'il est vrai, comme l'ont dit certains, qu'il était manchot et devait avoir du mal à se servir d'une loupe.



Martin Ryckaert, « La fuite en Egypte », signé et daté 1631. Panneau de chêne 37 x 57,5 cm.





David Vinckboons, « Le dénicheur », panneau de chêne 23 x 37 cm.



Avec Jan II Le Jeune, les Breughel subliment la tendresse des fleurs

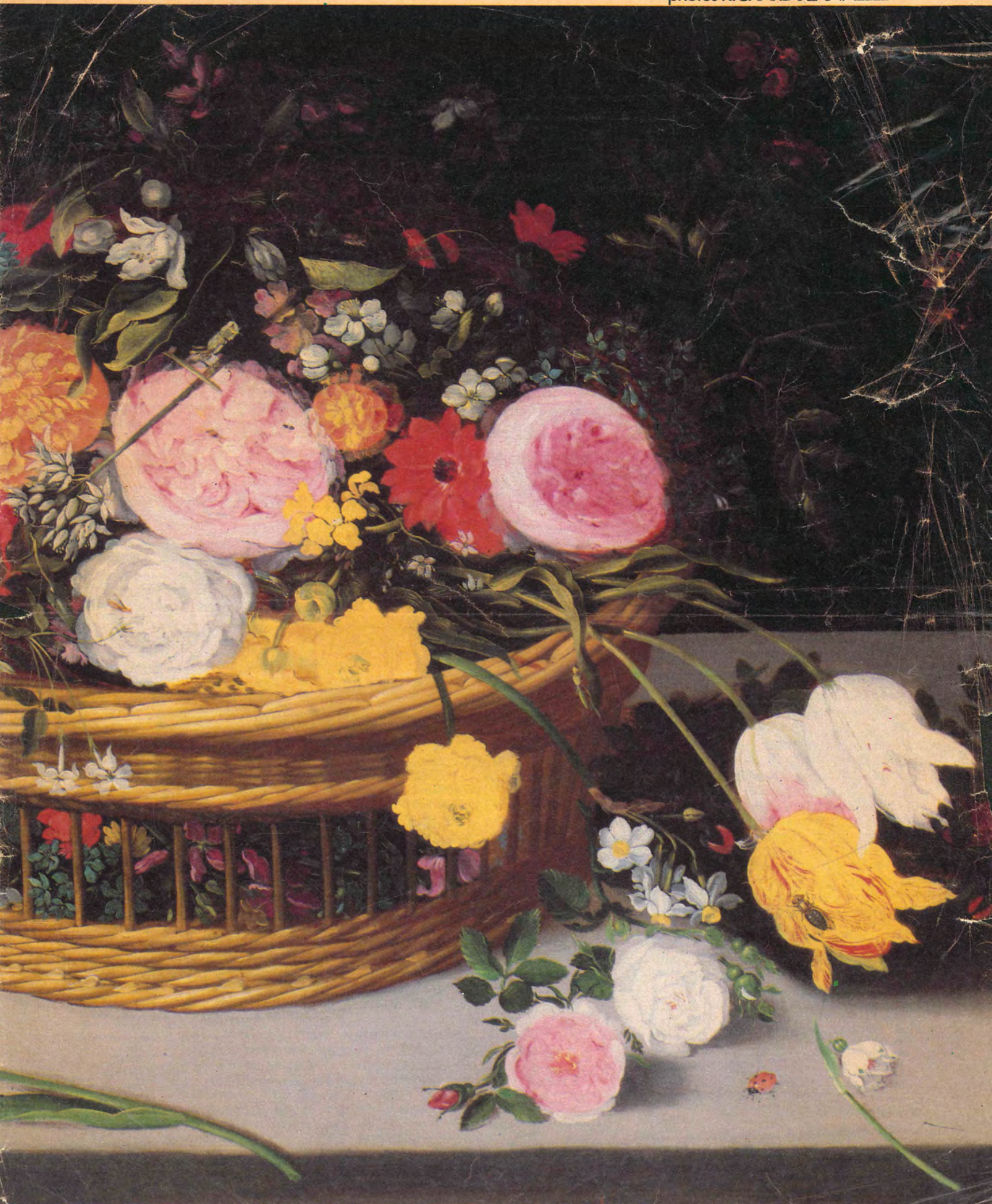
C'est en Italie que Joost de Momper va appliquer, entre 1581 et 1590, la technique flamande de représentation réaliste de la nature. Mais, de cette rencontre avec la lumière du sud, naît une nouvelle palette qui s'inspire des coloris vénitiens du Tintoret. Les contours de ses motifs sont souvent traités en pointillés et les impressionnistes ont vu en lui un de leurs précurseurs. Le nom de David Vinckboons signifie en flamand l'« oiseau dans l'arbre » et le peintre, lui aussi, très inspiré par Pierre Breughel l'Ancien, signait souvent ses œuvres de petites dimensions en dessinant un pinson. Ce tableau peint sur un panneau de chêne représente trois brigands détournant l'attention d'un paysan,

en dénichant des oiseaux, tandis que l'un d'entre eux détrousse le naïf. Les deuxième et troisième générations de la dynastie des Breughel ont fourni à la peinture flamande les rois de la nature morte. Cette « Corbeille de fleurs », dont une autre variante est accrochée au Metropolitan Museum de New York, est l'œuvre de Jan Breughel le Jeune. Il imite son père dont les fleurs étaient si célèbres que ses amis lui demandaient de les peindre sur leurs propres tableaux. C'est ainsi que Jan Breughel de Velours a réalisé les bouquets de « La Vierge à la guirlande » de Rubens. Toute une symbolique est liée au choix des fleurs et l'œillet, toujours présent, représente l'incarnation du Christ.

Joost de Momper, « La place du village » vers 1581-1590. Panneau de chêne 87 x 62 cm.



Jan Breughel le Jeune, « Corbeille de fleurs », panneau de chêne 46 x 64 cm.



GEORGES DE JONCKHEERE: "UN COLLECTIONNEUR EST MORT CLOCHARD AU MILIEU DE TROIS CENTS CHEFS-D'OEUVRE"

A cinq ans, il aimait, lui aussi, les bandes dessinées. Mais les siennes n'avaient pas pour auteurs Hergé, Goscinny ou Jean de Brunhoff. Dans les couloirs de la maison familiale, les murs étaient couverts de scènes de la vie quotidienne (l'auberge, le fumoir, la noce de campagne, la danse, les saisons) signées des plus grands maîtres de la peinture flamande. Résultat : à douze ans, Georges de Jonckheere avait l'œil formé et reconnaissait le trait des uns et des autres. Depuis, son univers n'a pas changé. A vingt-huit ans, ayant rejoint depuis presque dix ans son père, il est le premier spécialiste en France de la peinture flamande des XVI^e et XVII^e siècles. « Mon père, explique-t-il, a commencé par m'emmener avec lui à des ventes et chez des collectionneurs avant de me laisser un peu d'autonomie. Mais dès mon premier client, j'ai tout compris. C'était un monsieur déjà âgé. J'étais très intimidé. Je l'ai conduit dans nos réserves pour lui faire la présentation d'usage : nom de l'artiste, caractéristiques, qualité, état de conservation de l'œuvre et, bien sûr, le pedigree s'il est possible d'en établir un. Car pour un tableau qui a plus de trois siècles, il n'est pas toujours évident d'avoir la liste de tous ses propriétaires.

Sauf s'il est resté dans la même famille pendant plusieurs générations, ce qui est souvent le cas. Au moment où je lui ai présenté un tableau de Frédéric Van Valkenborch, « Personnages galants », j'ai su immédiatement qu'il allait me l'acheter tant son regard était devenu intense : il était comme hypnotisé, ses mains tremblaient et il ne pouvait plus parler. Le lendemain, il est revenu l'acheter ! J'ai pu ainsi constater que, dans la majorité des cas, les gens se rendent acquéreurs à la suite d'une émotion bien réelle. Depuis, si j'éprouve la même émotion devant une toile, je sais qu'automatiquement elle sera partagée par un client. Le choc artistique ressemble au coup de foudre que l'on éprouve pour une femme. Un besoin violent de possession. Cela ne s'explique pas. Je connais un industriel qui m'achète régulièrement des tableaux et qui a transformé la cave de sa maison en salle des coffres. Il ne les montre à personne, sauf à sa famille. Il organise des expositions pour lui, en solitaire. » « Malheureusement, dit Georges de Jonckheere, les tableaux anciens de qualité se

font de plus en plus rares. De Pierre Breughel l'Ancien, dit « des paysans », il existe trente-sept toiles dont trois sont encore chez des particuliers. Toutes les autres sont dans les musées. Ce serait un miracle de découvrir un inédit. Pourtant, c'est à l'inédit que l'on rêve toujours. En plus de gagner notre vie, c'est aussi une manière de contribuer à une meilleure connaissance de l'œuvre d'un artiste. Je veux, à chaque instant, étonner ma clientèle. Le déjà vu ne m'intéresse pas. Évidemment, c'est difficile, mais un proverbe flamand prétend que « d'un carrosse d'or, il tombe toujours un clou d'or », ce qui veut dire qu'il faut savoir saisir sa chance, la pister, ne négliger aucun indice, être dispo-

possible de donner l'illusion de la patine. Un tableau de l'époque flamande n'est chimiquement sec qu'après cent ans. Pendant ce laps de temps, les pigments s'affaiblissent pour laisser surgir l'huile en surface, tel un film. C'est cette couche d'exsudation qui donne son bel émail à ces tableaux, tout en constituant une protection naturelle, ce qui explique leur parfait état de conservation jusqu'à nos jours. Les peintres flamands, qui avaient le souci du détail, faisaient choisir leurs panneaux de chêne par des maîtres qui signaient le bois. Ils peignaient aussi sur de petites plaques de cuivre. La signature n'est pas fréquente chez la plupart d'entre eux. Il faut « sentir » le style d'un maître pour l'authentifier avec certitude. Et il importe également de demeurer en contact permanent avec les conservateurs de musées et les historiens d'art.

Georges de Jonckheere parcourt plus de quatre cent mille kilomètres par an. Il assiste à toutes les grandes ventes aux enchères, organise des expositions, rend visite aux grands collectionneurs, suit au jour le jour le réseau d'informateurs qu'il a tissé autour de la planète et reconnaît n'avoir jamais autant vendu. Car il n'a pas l'œil uniquement pour repérer les chefs-d'œuvre mais aussi pour repérer les acheteurs. Il prétend reconnaître dans 99 % des cas un acheteur d'un bluffeur et n'oublie jamais que l'habit ne fait pas le moine.

« Nous avons, dans notre galerie de Bruxelles, la visite régulière d'un personnage étrange. Il

s'agissait d'un industriel belge, M. Dony, exproprié de son usine après de longues bagarres juridiques. Veuf, sans enfant, il était devenu un révolté et un solitaire. Pourtant, il ne manquait aucune de nos expositions. Je le voyais, ou plutôt, je le sentais arriver car il était d'une saleté repoussante. Un véritable clochard ! Il était toujours vêtu du même manteau rapiécé et passait son temps à me raconter des histoires grivoises. Un jour, on l'a retrouvé mort dans sa maison, non loin de Liège. Il gisait à même le sol, au milieu d'un amas de bouteilles de bière. Le ménage n'avait plus été fait depuis vingt ans. Accrochés sur les murs, jusque sur les portes, on a découvert plus de trois cents tableaux flamands authentiques dont un splendide Jan Breughel de Velours. Quelques Magritte aussi. Ce malheureux aurait pu en vendre un pour sortir de sa misère physique et morale, mais il avait préféré les conserver tous, en se détruisant au milieu d'eux : parce qu'un collectionneur est un être obsessionnel. Enigmatique et fascinant ». ■



Georges de Jonckheere avec Michel Lefebvre, le Bruxellois qui restaure « La corbeille de fleurs » de Jan Breughel le Jeune et la « Place de village » de Joost de Momper.

nible vingt-quatre heures sur vingt-quatre tous les jours de l'année. »

Un jour, un de ses amis en vacances à Saint-Tropez, lui téléphone pour lui signaler que la boulangère chez qui il achète ses croissants lui a montré un tableau dont elle ignore tout de l'auteur, mais qui pourrait être susceptible de l'intéresser. Georges descend le jour même et constate qu'il s'agit d'un splendide Jan Van Kessel. Pain béni si l'on ose dire pour la boulangère : elle avait des problèmes d'argent. Naturellement, le secret de l'art du grand marchand repose sur la sûreté parfaite de son coup d'œil. Il s'agit non seulement d'identifier l'œuvre d'emblée, mais aussi d'être certain qu'il ne s'agit pas d'un faux. « Heureusement, affirme Georges de Jonckheere, il y a très peu de faux dans la peinture flamande et ils sont très vite détectés, même s'il existe des tableaux incorrectement ou flatteusement attribués à de grands maîtres. Tricher est, en revanche, délicat : une copie exécutée au XIX^e siècle saute aux yeux. Il est matériellement im-

par PEPITA DUPONT